

Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 15 octobre 1901

Auteur(s) : Ritter, Paul de

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

37 Fichier(s)

Les mots clés

[jeunesse](#), [Littérature](#)

Relations

Collection Suisse (Lettres en français à Émile Zola)

Ce document est en relation avec :

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900](#)

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 août 1900](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Citer cette page

Ritter, Paul de, Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 15 octobre 1901, 1901-10-15

Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6997>

Présentation

GenreCorrespondance

Date d'envoi[1901-10-15](#)

Adresse9, route du Grand-Bureau Les Acacias Genève

Description & Analyse

DescriptionTrès longue lettre d'un jeune écrivain Suisse qui explique le contenu de son livre.

Information générales

Langue[Français](#)

CoteSUI RITTER 1901_10_15

Éléments codicologiques 13 bifeuillets originaux.

SourceCollection famille Émile-Zola

Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 19/08/2019 Dernière modification le 21/08/2020

dents de rage avec
Mora toujours
trouble par la douce
et dévorante vision
du ventre de la fem-
me. Je me suis re-
gardé avec lui dans
la glace, à côté
de Mme Mirhoff
écroulée sur un
lit et sanglotant
lui disant : Satan !
Satan ! - j'ai mu-
mure avec lui, de-
vant le corps de la
maîtresse, troué
d'une balle : " Je
suis riche ! Je pour-
rai écrire ! ... Pau-
vre chérie ! " j'ai

fait avec lui, le long
voyage, pour avoir
la maison de l'hom-
me dont il avait pris
et fait mourir la
femme et l'enfant,
la maison aux
persiennes closes, silen-
cieuse comme une
sombe. J'étais lui.
Prenez mon livre,
Monsieur, aidez-moi
à le publier, je
vous supplie. Vous
le verrez, c'est une
belle œuvre. Bien
souvent, sans doute,
des femmes écrivaient
vous font de semblables
offres. Eh bien, Monsieur,

voyage, il dit son voya-
ge et les personnages
qu'il rencontre. Il
lit, il dit son senti-
ment sur tel livre.
Il philosophie peu,
il est historien, il
raconte minutieuse-
ment sa journée,
heure après heure.
C'est l'originalité
du roman. Pierre Mo-
za vous parlera de
sa matinée, du
dîner qu'il faisait
avant de vous apprendre
qu'il s'est cassé la
jambe le soir.
Le lecteur est devenu
en haleine, tout le temps.

figures de second plan :
Olga, la soeur de
M. Mirnoff, qui ne
fait que passer, une
grande fille brune,
amoureuse cynique, qui
mais tendre cependant.
Elisabeth, une femme
de chambre, toujours
riante, toujours amou-
reuse, qui rigole quand
Mora lui reproche de
coucher avec le cocher.
L'ami de Mora, Max,
un type de nocur,
affectant un f'menfon-
tisme de blasé, racon-
tant les frasques de
sa mère. M. Coribette
un vieux marcheur qui

bave et glousse et que
Mora rencontre
dans une maison
de rendez-vous, à
syon, une nuit
orgiasque dont le
"compte-rendu" couvre
plus de cinquante
pages.
Car un bon quart
du livre renferme
des choses étranges
à l'intrigue même.
Dans un "journal"
c'est permis. Mora
écrit sa vie de tous
les jours, le soir avant
de se coucher. Il
raconte tout ce qu'il
fait, voit, et entend. Il

voyage, il dit son voya-
ge, les personnages
qu'il rencontre. Il
lit, il dit son senti-
ment sur tel livre.
Il philosophie peu,
il est historien, il
raconte minutieuse-
ment sa journée,
heure après heure,
C'est l'originalité
du roman. Pierre Mo-
za vous parlera de
sa matinée, du
dîner qu'il faisait,
avant de vous apprendre
qu'il s'est cassé la
jambe le soir.
Le lecteur est devenu
en haleine, tout le temps.

25

Le titre de mon livre
est "Satan", un mot
lâché par Mme Mir-
noff, dans une scène
dramatique : "Va-t-en
Satan ! Satan !" Le
sous-titre est : "Jour-
nal d'un Comédien". Je
ne signerai pas mon
livre de mon nom
propre ; mais du
pseudonyme : Ivan
Darko, plus solide
et plus "à grand spec-
tacle". Il faut
frapper la foule qui
est bête et qui s'em-
ballé. N'est-ce point
l'étrangeté de ces
deux mots : "Quo Vadis?"

qui a fait la fortune
du livre de Gienkie-
wicz? Mon titre,
mon sous-titre
et mon nom feront
un "effet" sur la
couverture. — J'ai
mille pages de ma-
nuscrit qui équivalent
à trois cents de livre.

Avant de me tenir
sur la modestie, je
vous avouerai carré-
ment, Monsieur, que
mon livre satisfera
pluieusement les bristichs
gaillards et voluptueux.
Les hommes sont
des cochons. Pour les
amadouer, ne faut-il

pas les souler de ce
qu'ils aiment? Je
ne travaille pas pour
l'art, mais bien pour
ma bourse, pour ne
pas crever de faim.
J'entends que mon
livre me rapporte
grat. Mais, je m'em-
presse d'ajouter que
je n'ai pas dépassé
les bornes.

Et maintenant, Mon-
sieur, mon sentiment
est que mon livre
est une belle œuvre.
Il contient des pages
pour lesquels vous
m'enlasseriez et qui
m'étonnent et me donnent

la fierté du talent.
J'ai un esprit d'in-
struction, un don d'é-
vocation. Ce que je
peux doit être ainsi,
ce que je raconte
doit se passer ainsi.
Je vous écrirais cent
pages, mille pages sur
un salon parisien,
moi pauvre solitaire
qui ne sort de mon
trou que pour rêver,
au clair de la lune.
Je ne donnerais pas
mon "Satan" contre
le "Noir et le Rouge"
de Sand'hal, avec
qui il a quelque
ressemblance. Mon

29

Pierre e Mora est plus
humain que Julien
Sorel, surtout d'un
second livre. Il est
arquilleux et ambitieux
il est comédien, mais
il ne se laisserait pas
guillotiner. Il aime
la vie, la respire
largement, il est intel-
ligent avec son grand
front, sa haute taille
et sa carrure de
beau mâle.

Quelles belles scènes,
j'ai écrites, et dont
l'effort m'a brisé,
fumant. J'ai pleuré
aux scènes de fû-
tesse, j'ai serré les

dents de rage avec
Mora toujours
trouble par la douce
et dévoûtante vision
du ventre de la fem-
me. Je me suis re-
gardé avec lui dans
la glace, à côté
de Mme Mirhoff
écroulée sur un
lit et sanglotant,
lui disant : Satan !
Satan ! - J'ai man-
gé avec lui, de-
vant le corps de la
maîtresse, troué
d'une balle : " Je
suis riche ! Je pour-
rai écrire ! - Pau-
vre chérie ! " J'ai

fait avec lui, le long
voyage, pour revoir
la maison de l'hom-
me dont il avait pris
et fait mourir la
femme et l'enfant,
la maison aux
persiennes closes, silen-
cieuse comme une
sombe. J'étais lui.
Prenez mon livre,
Monsieur, aidez-moi
à le publier, je
vous supplie. Vous
le verrez, c'est une
belle œuvre. Bien
souvent, sans doute,
des femmes écrivaient
vous font de semblables
offres. Eh ! bien, Monsieur,

Je suis un orgueilleux
et un égoïste, laissez
les livres des autres,
lisez le mien. Vous
serez étonné. Je
ne m'illusionne pas.
Je lui, je compare
framment. Mon
livre est un beau
livre il fera sensa-
tion. Vous, avant
de la vérité, vous
m'embrasserez pour la
vérité. Tout il
est rempli, pour la
vie dont il parle.
Je m'attends à l'éton-
nement et à la
colère ^{publics} qui saluent
les talents. Les

figures de second plan :
Olga, la soeur de
M. Mirnoff, qui ne
fait que passer, une
grande fille brune,
amoureuse cynique, qui
mais tendre cependant.
Elisabeth, une femme
de chambre, toujours
riante, toujours amou-
reuse, qui rigole quand
Mora lui reproche de
coucher avec le cocher.
L'ami de Mora, Max,
un type de nocur,
affectant un f'menfon-
tisme de blasé, racon-
tant les frasques de
sa mère. M. Coribette
un vieux marcheur qui

bave et glousse et que
Mora rencontre
dans une maison
de rendez-vous, à
syon, une nuit
orgiasque dont le
"compte-rendu" couvre
plus de cinquante
pages.
Car un bon quart
du livre renferme
des choses étranges
à l'intrigue même.
Dans un "journal"
c'est permis. Mora
écrit sa vie de tous
les jours, le soir avant
de se coucher. Il
raconte tout ce qu'il
fait, voit, et entend. Il

je suis un orgueilleux
et un égoïste, laissez
les livres des autres,
lisez le mien. Vous
serez étonné. Je
ne m'illusionne pas.
Je lui, je compare
frôlement. Mon
livre est un beau
livre il fera sensa-
tion. Vous, avant
de la vérité, vous
m'embrasserez pour la
vérité. Tout il
est rempli, pour la
vie dont il palpite.
Je m'attends à l'aton-
nement et à la
colère ^{publique} qui saluent
les talents. Les

autres mettent au moins
une année pour écrire
leur livre et généra-
lement au milieu
d'une douce aisance.

Moi, j'ai écrit le
mien en quatre
mois, au milieu d'une
gêne matérielle et
du doute méprisant
et envieux du monde.

Je ne vois pas que
Babzac ait baclé
si bien un livre et
qu'il en ait attendu
le rapport péroratoire
avec une si angoi-
sante impatience.

Quant je vous disais, que
je rêverais de faire un

nouvel - au, si mon
livre ne paraît pas
d'ici là!

Je ne m'illusionne
pas, je répète.
Aucun homme n'a
pas de meilleur cri-
tique que lui-même.
Pour moi, je sens bien
l'ombrer l'intelligence
sous mon crâne.

J'ai du talent, beau-
coup de talent, je
l'exerce avec véhé-
mence. Jisez mon
livre, mais en, pour
l'amour des lettres.
C'est un beau livre.
Vous serez content.
Je vous envoie un

grand chapitre de voir
si j'ai mon livre
dans des boutiques
d'auteurs à quatre
sous. Il est digne
de figurer dans la
bibliothèque - Charpen-
tier. Certes son style
n'a aucun éclat.
En quatre mois, mille
pages! Et j'ai vingt
ans! Mais il est
sobre et clair. Pour
savoir la vérité, il
n'est point besoin d'être
un styliste. Pour
moi, je préfère mon
style modeste et
correct, au style com-
pliqué et exaspérant des
Gautier.

Je suis à la veille
de partir pour Paris.
Je termine le der-
nier chapitre, je
vais commencer la
recopie. Me permet-
tez-vous, Monsieur,
de vous communiquer
mon livre. Il vous
suffira de le feuille-
ter pour le connaître.
Le talent d'un peintre
éclate dans le moi-
dre coup de pinceau.
Vous m'accorderez
j'en suis certain, une
recommandation
énergique pour M. Far-
quellé. Ah! quel bon-
heur, si vous m'accordez
cela!

32
Vous ferez là une
bonne action, dont
je vous garderai une
éternelle reconnaissance.
Vous si grand, si haut,
vous serez le grand
frère qui tend la
main à son petit
cadet pour l'aider
à traverser un che-
min difficile. Vous
ne vous repentirez
pas de m'avoir lu.
Pour oser me présenter
à vous il faut que
je sois bien sûr d'être
intelligent et d'avoir
du talent. Oui, j'ai
du talent et mon
cœur est un beau cœur.

Il doit être publié. On
publie des livres
dont je rougirais d'être
l'auteur. Je
m'en ne restera pas
dans l'ombre. On
demandait hier, dans
une revue, un grand
homme littéraire. Je
me présente et je
crie : lisez-moi !

Donnez-moi, je
vous prie, Monsieur,
une réponse. J'aimerais
à être fixé
avant mon départ.
J'espère beaucoup
que vous m'accorderiez
ce bonheur, de
me lire et de m'aider

à me publier. Accordez-
le moi, en souvenir
de votre premier livre.
Ce sera une bonne
action.

Excusez la longueur
de ma lettre. Je
vous ai beaucoup parlé
de moi, pour vous
attendrir, je l'avoue.
J'ose ajouter, sans
flagornerie, que je
trouve une similitude
de caractères
entre vous et moi.
Comme vous, je hais
la bêtise et la
médiocrité. Comme
vous, je meurs de
ne pouvoir crier assez

haut, ce que tout
le monde pense
tout bas. Comme
vous, je suis un paria
— un paria de tout
aut ! — parmi la
foule bête et hypo-
crite. Comme vous,
j'aime la vérité.
J'oserai la crier.
Je suis intelligent.
Je me sens destiné
aux grands travaux.
J'ai le mépris des
petites choses. J'an-
gerai ma Comédie-
humaine. Et je
ne m'illusionne
pas. Lisez-moi, Monsieur,
j'attends dans peu
votre jugement.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'expression de mes sen-
timents respectueux et
cordiaux.

Paul de Ritter

9. Route du Grand-Bureau
Les Acacias
Genève

13
re copie. } j'ai employé
pour mon roman
la forme du journal
facile et légère, mais
sans la brièveté des
autres journaux où
les verbes n'ont pas
leurs sujets. Mes jour-
nales ne remplissent
pas moins de deux
pages.

C'est le roman d'un
jeune mégyptien, Pier-
re Mora, orgueilleux
et comédien. Il
devient l'amant de
la femme de son
maître, une grande
dame russe, Mme
Mirnoff, qui l'adore.

Vous l'avez bien compris en
m'écrivant que " j'étais
encore bien jeune et
que je devais vivre et tra-
vailler ".

Aujourd'hui, j'ai vingt ans.
Autant j'étais jeune, il
y a deux ans, autant
je suis " vieux " mainte-
nant. La vingtième an-
née nous apprend-elle
tout d'un coup la vie
vraie ? Ou la mort
de mon père et de ma
mère, frappés l'un et
l'autre d'apoplexie
cérébrale, a-t-elle été
la cause de cette trans-
formation, en me fai-
sant seul et libre au

milieu du monde ? Je ne
sais. Mais je vois clair
comme un homme qui
a tout vu. Mes yeux
embrassent le monde en-
tier, en devinent le
moindre mécanisme, en
soulèvent les voiles des
secrets. Rien ne m'é-
chappe, rien ne m'est
secret. J'en suis émer-
veillée. Et un grand
mépris me vient en face
des autres, une fierté
d'homme intelligent.

Je vous ai écrit en
gambin. Je vous écrirai
aujourd'hui en homme.
Je serai sincère, je ne
dirai pas un mot qui

ne soit l'expression exacte
de ma pensée. Vous
me voyez tout entier
dans ma lettre.

Il me faut vous dire
d'abord le but de ma
lettre : je vous deman-
de de me rendre un
service, le grand ser-
vice de lire le livre
que je viens d'écrire
et de me recomman-
der à M. l'éditeur Fasquelle.

Après avoir tenté à
plusieurs reprises le
commerce, après avoir
essayé de me faire
à cette vie de bu-
reau monotone et
abrutissante, je me

5
j'ai trouvé un beau ma-
tin devant une feuille
de papier et j'ai com-
mençé à écrire un
livre.

Depuis ma première
culotte, j'ai la passion
de la plume. A
l'école, je faisais rire
ou pleurer mes cama-
rades avec des com-
positions ou de petits
joujoux que j'illus-
trais, et dont le prix
de l'abonnement men-
suel était de trois sous.
J'ai dans mes tiroirs
toutes sortes d'histoires,
de débuts de romans,
de poèmes. J'ai même

collaboré à une feuille
dirigée par une étrange
femme fardée et em-
panachée, une feuille
littéraire, s'il vous plaît,
morte à cette heure,
et dont le souvenir me
fait verser une larme
d'attendrissement. Ah!
ces beaux moments à
l'imprimerie, quand je
corrigeais mes épreuves!
Je ne suis donc pas
un écrivain frais pou-
du. Mais, les jours où
j'ai commencé mon
livre, l'amour de
l'art était bien loin.
J'avais eu, la veille,
une discussion avec ma

sœur, une grande fille
qui joue du piano
et qui m'a déce et
m'admire. C'était
à propos de mes intérêts.
Elle devait tant au
boucher, tant au bou-
langers. Notre bourse
indignait. Il fallait
absolument que j'écrive
un livre et que je
gagasse de l'argent.
Et puis, j'avais la
me venger du monde
au milieu duquel je
vivais.

Je suis, paraît-il anti-
pathique, je n'ai au-
cun ami. Pourquoi?
Je suis un grand et beau

garçon, je fais tout
mon possible pour
plaire. Mais, je
me sens l'ennemi de
tout. Une barrière me
sépare des autres. Je
suis toujours seul, tou-
jours pensif. Le soir,
je me promène, étran-
ger parmi la foule
en folie, cotoyant des
couplets enlacés. On
rit, on ronge le
au tour de moi. Je
sente alors, avec
une étouffante envie
de pleurer, pensant :
"l'ennemi ! l'ennemi !"
et faisant des rêves d'a-
narchiste, des bombes

9
qui feraient sauter la
fenêtre. Mais, je
sais pourquoi je suis
un paria. C'est parce
que je suis intelligent.
J'ai d'abord été
seul critique. On dit
que je suis "une mau-
vaise langue, que
je dénigre tout". C'est
vrai, je suis dévoré
par le besoin d'expri-
mer tout haut ce
que personne n'ose
prononcer à demi-
voix. Je ne puis pas
entendre dire d'un
homme qu'il est un
génie sans crier la
vérité à cet homme

et un médiocre. Je critique celui-ci ou celui-là, je me critique moi-même, j'ai un second "moi" ironique et cruel.

Et mes sentiments ne sont jamais partagés. On me traite de fou ou de jaloux.

Et je me suis aussi ce qu'on appelle un phrygiomane. Quand une personne me parle, je ne l'écoute pas, j'étudie son visage, je fouille ses yeux, je fais la coupe de son front, je pèse sa cervelle. Et

je devine très bien son âme. La personne se tort sous ce regard immobile et froid, elle puise les larmes de dépit, elle s'en va dire que je suis un imbécile, que je ne sais pas dire deux paroles.

Être un critique et un phrygiomane et ce plaisir de n'être pas aimé ! quelle innocence !

Ma sœur me dit : "tu as peut-être raison, mais tu ne feras pas fortune !"

Ah ! me venger de ce

monde hôte et hypocrite
et de ces cuisines
d'universités qui me
méprisent parce que
je ne suis pas boursé
de grec et de latin!
Me venger de mes
"amis" qui ricangent
quant je parle lit-
térature, qui parient
mille contre un
que je bâterai! Ma
plume tenait blak
entre mes doigts, le
jour, on m'en lève
et ne.

C'était au commen-
cement de juin. Au-
jourd'hui. Je termine
je vais me mettre à la

Genève, le 15 Octobre 1901

Monsieur,

Je vous ai écrit
déjà plusieurs lettres auxquelles
vous m'avez fait l'honneur
de répondre. C'étaient des
lettres de jeune garçon,
d'enfant, pleines d'en-
thousiasmes dythirambiques
et fanfarons, de colères
à grands mots contre les
"politicards" et les "bour-
geois", de lugubres déses-
poirances, et de juge-
ments imperturbables sur
vos livres, ma parole!
Des lettres de gaulin, ridi-
cules, mais sincères malgré
leurs courtoiseries passionnées.

lui, tout en l'aimant,
se plaît à la tour-
menter, à la torturer,
ses paroles, ses gestes,
ses baisers sont cal-
culés. Il se tue en
songeries. Il ne peut
souffrir une vie de
plaisir tranquille,
il aime les tourments
d'âme et les drames.
Un jour, enervé des
sourires haineux et béats
de sa maîtresse, il
se fait chasser par
le mari de celle-ci.
Ils se sauvent à
Paris avec son fils
à elle, un enfant
maigre de douze ans

qui, quelque temps après,
se casse la tête
dans un escalier. Sa
mère se tue. Son
amant, héritier de
sa fortune, réalise
son rêve de litté-
raire.

La femme Mme Mir-
noff est une belle
rouge à yeux verts
fiers et doux, que son
mari dédaigne pour
des filles. Amoureuse
et lâche, elle glisse
jusqu'à se donner
à son amant, dans
un train, à côté de
son fils qui dort ou
feint de dormir. Ce

fils, Micha, et, je
crois, une des figures
les mieux réussies de
mon livre. Il est
fini et gauche avec
un grand nez et de
longues oreilles. Il
adore sa mère et,
par tant, l'aimant de
sa mère. il loue
cet adultère d'un
oeil attendri et peureux,
sans idées poutures,
il est si innocent! mais
simplement parce qu'il
adore sa mère.

M. Mirnoff, l'époux
trompé et peu inté-
ressant. Je l'ai né-
gligé, j'ai peur qu'il

11
ne soit trop convention-
nel. Quant à Pierre
Mora, le précepteur
de vingt ans, il est
très vivant. Je lui
ai donné, d'ailleurs,
beaucoup de moi-même.

La foule verra, certai-
nement en lui, une
canaille. Il considère
l'adultère comme un
rien, une bagatelle
"dans le grand moule-
ment de la vie", il
ose même dire que
l'inceste est un préjugé,
une bagatelle aussi
"dans l'accomplissement gi-
gantesque d'où sort la vie".

Il serait aussi fier d'être
un Robespierre qu'un
Claude Bernard dans
son admiration des
grandes farces, dans
son besoin rongeant
de personnalité. Il
aime l'argent " qui
embellit la vie, ... qui
rend tout beau et bon."
Il est orgueilleux, se
sentant intelligent.
Il est sans scrupule
au milieu de tous
les misérables déchainés.
Il sait que toutes les
farces de l'humanité,
blanches ou noires,
sont en marche, toutes
utiles, pour l'épanouis-

sement, le but final
de la vie, révélateur
de l'entière vérité.
La foule verra toutes
ses " turpitudes ". Elle
ne devinera, pas, en
lui, une âme d'encre,
atsoiffée de caresses,
un poète moitié
dans la réalité, moi-
tié dans le rêve. un
grand enfant qui aime-
rait à pleurer éter-
nellement sur le sein
d'une femme.

Après les hésitations
et les doutes du début,
je me suis mis d'une
véritable passion pour
mon livre. Je vis avec

mes personnages. Par-
tout ils m'accompagnent,
partout ils m'accablent.
Ils vivent. Je suis
Pierre Morel. M^{me}
Mirhoff est là, près de
moi, avec sa beauté
rouge de Russe, ses
grands yeux verts que
je fais si souvent pleu-
rer. Micha me regar-
de et me sourit, m'a-
dozant pour le bonheur
que je donne à sa
mère. M. Mirhoff,
un traducteur d'au-
teurs slaves, et aussi
là, traitant Flaubert
de "paragraphe" et
moi, Morel, futur

21
c'vri vain naturaliste, je
réponds avec une
éloquence superbe.

La nuit, mon lit me
remplit mes insom-
nies. Partout, il
me suit : départ, à
table. Ma peur doit
avoir la tête brisée.

— A sa place, à elle,
qu'est-ce que tu ferais?
Te facher dit-tu?

— Faut-il faire mou-
rir Micha d'une fluxion
de poitrine?

Alors, elle, Candide:

— Oh! c'est mechant
de le faire mourir!

Je ne vous parle
pas, Monsieur, des

figues de second plan:
Olga, la soeur de
M. Mirnoff, qui ne
fait que passer, une
grande fille brune,
amoureuse cynique, qui
mais tendre cependant;
Elisabeth, une femme
de chambre, toujours
riante, toujours amou-
reuse, qui rigole quand
Mora lui reproche de
coucher avec le cocher.
L'ami de Mora, Max,
un type de nocur,
affectant un f'menfon-
tisme de blasé, racon-
tant les frasques de
sa mère. M. Coribette
un vieux marcheur qui

bave et glousse et que
Mora rencontre
dans une maison
de rendez-vous, à
syon, une nuit
orgiasque dont le
"Compte-rendu" couvre
plus de cinquante
pages.
Car un bon quart
du livre renferme
des choses étranges
à l'intrigue même.
Dans un "Journal"
c'est permis. Mora
écrit sa vie de tous
les jours, le soir avant
de se coucher. Il
raconte tout ce qu'il
fait, voit, et entend. Il

voyage, il dit son voya-
ge, les personnages
qu'il rencontra. Il
dit, il dit son senti-
ment sur tel livre.
Il philosophie peu,
il est historien, il
raconte minutieuse-
ment sa journée,
heure après heure,
c'est l'originalité
du roman. Pierre Mo-
za vous parlera de
sa matinée, du
dîner qu'il faisait,
avant de vous apprendre
qu'il s'est cassé la
jambe le soir.
Tel lecteur est devenu
en haleine, tout le temps.